

Cinéma

Fargo c'est pas Fargo

Jean Marc Larivière

Numéro 139, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larivière, J. M. (2008). Compte rendu de [Fargo c'est pas Fargo]. *Liaison*, (139), 51–52.

Fargo c'est pas Fargo

JEAN-MARC LARIVIÈRE



- OH, YAAH!
- Yaah, you got *THAT* right!
(Fargo, les frères Cœn)

Le monde n'est pas ce que l'on croit.

On débarque dans le site www.fargocestpasfargo.com comme si on avait été parachuté dans le décor naturel de l'insolite long métrage qui porte le nom de cette ville désormais mythique du Dakota du Nord. On est planté dans une plaine désolée. Partout autour, le vent, la neige. Au-dessus, un ciel bleu-blanc de froid. Sous les pieds, l'asphalte enneigé d'une route rectiligne s'étendant à perte de vue. Il n'y a pas âme qui vive et la platitude infinie du paysage fait tourner la tête, comme le suggère le panoramique circulaire de la page d'accueil.

Parfois, il s'exprime même en français!

Fargo, ville iconographiée par les frères Cœn, tout comme ses habitants d'ailleurs. Aussi, il faut l'avouer, on s'attend presque à se trouver nez à nez avec un vendeur de voitures cupide, de petits criminels gaffeurs, des policiers à peine moins gauches et toute une brochette de personnages à donner le vertige. Surprise! On fait la rencontre de vingt-cinq individus on ne peut plus vrais. Double surprise! Loin de toute grande métropole, dans ce supposé *no man's land* culturel, ils s'adressent tous à nous en français.

Have your photo ID ready for presentation with your boarding cards.

Quinze hommes, dix femmes. Ils sont d'origine américaine, bien entendu, mais aussi d'origine canadienne, belge, camerounaise, française, vietnamienne, suisse, burundaise, libanaise et, comble de l'incongruité en cette époque du Homeland Security, iraquienne!

Détour au pays des vrais braves.

Comment sont-ils arrivés là, au cœur de l'Amérique perdue? Quelques-uns ont suivi un conjoint, un boulot, ou ont fui un conflit meurtrier dans leur pays natal, mais Bruno Moynié, le concepteur/réalisateur torontois de ce projet vidéo virtuel fascinant, ne s'y attarde aucunement.

On comprendra vite qu'il ne cherche pas à nous entraîner en terrain documentaire connu. Mais où veut-il nous emmener alors?

Cadence européenne: 25 images secondes.

L'indice initial, on le découvre dès le premier clic. En effet, après avoir accepté l'invitation de partir à la découverte de Fargo, on se voit présenter une bande déroulante rappelant une pellicule cinématographique — l'un des nombreux clins d'œil sémiologiques du réalisateur — composée de vingt cinq clichés, un pour chacun des personnages. Or, d'entrée de jeu, Moynié subvertit ce symbole de linéarité séquentielle en invitant l'internaute à choisir au hasard l'ordre des rencontres.

Le roman *Marelle*, de Julio Cortázar, paraît en 1963.

Évidemment, depuis les CD-ROM et les jeux vidéos, ce n'est pas la première fois qu'une œuvre fait appel à une structure aléatoire, mais contrairement à la grande majorité d'entre elles, ici, il ne s'agit pas d'un simple accessoire ludique.

Le chat de Schrödinger est-il mort?...

En nous obligeant à ordonner les rencontres avec ses personnages, en leur donnant ensuite la parole dans la plus grande simplicité, Moynié pose sans ambages une question fondamentale: dans notre monde d'information fragmentée et fragmentaire, de signes et de référents iconographiques instantanés, comment donne-t-on un sens à ce qui nous entoure? Dit autrement: est-ce nous qui bâtissons le monde ou est-ce le monde qui nous bâtit?

Dans les traces de Nanouk l'Esquimau.

Avant d'être réalisateur, Bruno Moynié a fait des études en ethnographie. La finesse de son regard témoigne largement de ces acquis. Il comprend que la réponse à une telle question dépend de sa formulation. Ainsi, outre les considérations esthétiques, auxquelles le réalisateur est manifestement sensible, cela explique l'attention particulière qu'il apporte à la forme de son projet.

Discours de la méthode.

Chacune des vingt-cinq vignettes suit le même gabarit.

Premier temps.

Un passage à niveau anonyme quelque part à Fargo. Un train qu'on ne verra jamais annonce son arrivée, une clochette alerte bruyamment les passants, les barrières descendent pour stopper la circulation.

Deuxième temps.

Plan d'ensemble : le personnage, presque toujours seul, dans un lieu quelconque, chez lui, au travail, au café ou dans la rue, par exemple.

Troisième temps.

Plan moyen : le personnage se nomme, indique où il est né et depuis combien de temps il est à Fargo.

Quatrième temps.

Gros plan : le personnage prend la parole, simplement, nous livre une anecdote, une confidence.

Alouette!

Autant dire qu'il parle de tout et de rien.

Je te plumerai, la tête...

Et pourtant, on est sous le charme de chacune de ces rencontres fortuites. Qu'on parle de la vie à Fargo, de bouffe, de relations amoureuses, de dépaysement, d'hégémonie américaine, ou même, qu'on chante tout simplement *Alouette, gentille alouette*, avec un accent anglais à couper au couteau, qu'importe. Qu'un propos donné soutienne plus ou moins notre intérêt, qu'importe toujours — les vignettes durant une à deux minutes, on n'a pas le temps de s'en lasser. Même quand une personne nous est plus ou moins sympathique, l'expérience demeure la même : une relation humaine en condensé. La fascination, aussi : cet étranger, cette inconnue me ressemblent, même et surtout, quand nous n'avons rien en commun!

À propos de ce projet.

À l'heure et à l'ère de la communication, l'illusion de savoir « de quoi est fait le monde », « de quoi sont faits les gens » grandit en proportion de la sophistication des outils mis à notre disposition.

(Bruno Moynié)

Rien ne se manifeste sans son contraire.

Mais *Fargo c'est pas Fargo* va encore beaucoup plus loin, va jusqu'au bout de sa démarche. Moynié a le rare courage de mettre en scène, à la fois, la thèse et l'antithèse. D'une part, il orchestre des rencontres sympathiques dont la somme engendre une solidarité humaine. D'autre part, il dévoile le mécanisme par lequel nous construisons nos à priori, quels qu'ils soient, favorables ou défavorables.

Encore à propos de ce projet.

Cette rencontre, ce frottement sensoriel aux autres, lorsqu'il a lieu, lors de voyages, ou grâce, comme je l'espère, à des démarches artistiques du type de celle que j'ai entreprise ici, nous prouve

que, loin de supprimer les à priori, notre nouvelle arrogance techno-médiatique ne fait peut-être que les renforcer.

(Bruno Moynié)

Oasis ou mirage.

Car ces charmantes rencontres, cette chaleureuse fraternité sont en soi des constructions, issues de frottements sensoriels, pour citer Moynié, de frottements sensoriels médiatisés, ponctuels, aléatoires. Alors dans quelle mesure peut-on s'y fier?

La cave de Platon.

La difficulté d'être, d'être dans le monde, vraiment dans le monde, n'a pas changé depuis l'aube des temps. On accède à la réalité par l'entremise d'un jeu d'ombres projetées par une mystérieuse source lumineuse, même si, aux dires des mystiques, elle n'est pas inaccessible. Mais à la vitesse de la lumière, c'est-à-dire à la vitesse de notre époque, nos sens virtualisés se prolongent aux confins de la planète avec le résultat que temps et espace sont maintenant obliés, surtout le temps nécessaire pour interpréter ces ombres dansantes.

Le magicien d'Oz.

Dans un cas comme dans l'autre, on est devant un spectacle émerveillant et terrifiant à la fois. *Fargo c'est pas Fargo* reproduit l'expérience en miniature, nous place devant l'éblouissante simplicité de la rencontre de l'autre, mais attire aussi notre attention sur l'homme derrière le rideau, sur celui qui manipule les manettes, le plus souvent à notre insu, c'est-à-dire nous-mêmes.

Toto, nous ne sommes plus au Kansas!

Et il le fait avec le ludisme de l'enfant dont le jeu est tout ce qu'il y a de sérieux, avec la lucide modestie du shaman qui sait que seul ceux et celles qui sont prêts à entendre, entendrons. À l'artifice réducteur d'un monde hyper-médiatisé, Bruno Moynié oppose un humanisme généreux et rassembleur.

Thèse, antithèse, synthèse.

Car la véritable solidarité, peut-être même l'unique solidarité possible, naît de cette réalisation-là : nous essayons toutes et tous de comprendre le monde, de nous comprendre les uns les autres, de nous comprendre nous-mêmes.

Rendre à César...

Conception et réalisation : Bruno Moynié.
<http://www.fargocestpasfargo.com/>

... ce qui appartient à César.

Rendu possible grâce au Conseil des arts de l'Ontario.

Jean Marc Larivière est cinéaste.